

« Lire Tiphaigne au XXI<sup>e</sup> siècle », in Charles Tiphaigne de la Roche, *Œuvres complètes*, éd. dirigée par Jacques Marx, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 9-25.

Yves Citton

## Lire Tiphaigne au XXI<sup>e</sup> siècle

La vie d'un écrivain est à la fois une chose terriblement fragile et une puissance merveilleusement résiliente. Sa fragilité se mesure aux hordes d'auteurs oubliés qui hantent les limbes de notre si sélective histoire littéraire. Lorsque nous nous référons à « la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle », nous ne désignons en réalité que le tout petit sommet d'un iceberg sous lequel la grande masse des écrivains est ensevelie sans retour. Rares sont sans doute les oubliés absolus, auxquels aucune âme en peine d'érudition n'aura consacré son petit paragraphe, son petit article ou sa petite thèse. Mais sachant que, selon certains calculs pervers, 93% des articles en humanités ne sont jamais cités dans les cinq ans qui suivent leur publication<sup>1</sup>, ce type d'attention érudite paraît surtout redoubler la cruauté du silence qui les recouvre.

Charles Tiphaigne de La Roche a longtemps été dans ce cas. Sa Normandie natale en ressuscitait épisodiquement la mémoire à l'occasion d'un inventaire patrimonial ou d'un discours de comices, mais il ne serait venu à personne l'idée saugrenue de mettre un de ses textes au programme d'un cours universitaire, encore moins de lycée. Tiphaigne errait dans la banlieue des limbes – là où les écrivains inexistantes rêvent du statut d'auteur « mineur ».

L'édition qu'on tient entre les mains est le couronnement d'un effort collectif, mené sur une demi-douzaine d'années par une équipe de chercheurs et chercheuses convaincus que Tiphaigne, bien davantage qu'un écrivain mineur, était une mine à ciel ouvert, pleine de richesses qui ne demandaient qu'un peu d'attention critique pour trouver enfin le statut qu'elles méritent au sein de notre patrimoine littéraire et philosophique. Mais en amont de ce travail d'équipe, dirigé par Jacques Marx, c'est une quarantaine d'années d'efforts disséminés qui auront préparé le terrain à l'exhumation de cette œuvre oubliée. Quelque chose, depuis les années 1970, semble pousser des esprits curieux à ne pas laisser tranquille ce corpus d'écrits. Car malgré sa fragilité, la vie posthume d'un écrivain sait parfois résister aux plus longues hibernations : dès lors que ses textes survivent, grâce à la dissémination que leur assure l'imprimé, leur long sommeil peut encore causer des détonations plusieurs centaines d'années après leur enfouissement. Il leur suffit parfois d'attendre patiemment pour que les lentes transformations de la réalité rattrapent enfin l'imaginaire qu'ils avaient déployé – où quelques générations lointaines viendront un jour trouver leur portrait résonant. C'est certainement le cas des lectures et redécouvertes des écrits de Tiphaigne dont témoigne cette édition de ses œuvres complètes – qui est non seulement la première à se vouloir scientifique et complète (pour ce que nous en connaissons actuellement), mais qui est surtout la première à considérer Charles Tiphaigne de La Roche comme digne d'un travail d'édition rigoureux, admiratif, voire amoureux – bref comme un « auteur ». Cette brève présentation générale essaiera de comprendre comment on en est arrivé là, pourquoi, ce qu'on peut y trouver, et où ça pourrait nous mener.

### La redécouverte d'une mine à ciel ouvert

Comme on s'en convaincra en lisant les repères biographiques qui ouvrent cette édition, fruits d'une dizaine d'années de recherches en bibliothèques et en archives de la part de Philippe Vincent qui

---

1 Voir N. Katherine Hayles, *Lire et penser en milieux numériques. Attention, récits, technogenèse*, Grenoble, ELLUG, 2016, p. 40.

ont complètement renouvelé notre connaissance de l'auteur, Charles Tiphaigne de La Roche (1722-1774) n'a certainement pas été l'un des ténors de la scène intellectuelle du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais on ne saurait non plus le réduire au modeste statut de médecin provincial cantonné dans son village normand de Montebourg. Même si le fait de publier ses livres – à de très rares exceptions près – sous couvert d'anonymat était courant à l'époque, et même si toute une série d'institutions (salons, périodiques, bibliographies, recueils d'ana) avait pour vocation de dévoiler qui se cachait derrière les ouvrages à succès, cette politique d'anonymat presque systématique n'a certainement pas aidé à vulgariser son nom. Fréron identifie assez systématiquement ses publications, en général pour en faire l'éloge (parfois mitigé), de même qu'une bonne partie des nombreux journalistes qui rendent compte de ses ouvrages au fil de leur parution. C'est un des acquis importants du travail d'édition critique réalisé ici que d'avoir mis à jour l'ampleur de la réception dont pouvait jouir une œuvre comme celle-ci dans les périodiques de l'époque, qui en diffusaient des chapitres entiers, en discutaient les idées, en critiquaient les présupposés et les conclusions. Les Grimm, Diderot et autres compagnons de route de la *Correspondance littéraire* n'appréciaient guère sa production, mais la connaissaient et la recensaient – Dieu seul (ou la Nature) sachant s'ils ne s'en sont pas inspirés ici ou là. Certains de ses livres (comme *Amilec*) ont connu cinq éditions successives, et se sont vus traduits en langues plusieurs étrangères (anglais, allemand, néerlandais), peu de mois après leur première publication en français (*Amilec*, *Bigarrures*, *Giphantie*, *L'empire des Zaziris*), ce qui atteste un certain rayonnement européen de ses écrits. Enfin, ce petit médecin normand soupçonné de provincialisme entretient un échange de lettres avec le grand Malesherbes, directeur de la Librairie (c'est-à-dire de l'administration royale chargée de réglementer la production et la circulation des livres), qui lui confie un projet éditorial d'importance sur l'histoire de la pêche, projet qui, après de nombreuses péripéties, prendra la forme de *l'Essai sur l'histoire oeconomique des mers occidentales de France*. Comme Florence Boulerie l'analyse finement dans sa présentation de ce texte, Tiphaigne évolue alors dans la cour des grands, entre un Diderot avide de collecter des données sur la pêche pour son entreprise encyclopédique, et un Duhamel du Monceau, qui s'en inspirera dans son *Traité des pêches* publié une dizaine d'années plus tard. Bref, sans être une célébrité dans le monde des lettres de la moitié du siècle, Charles Tiphaigne y était certainement quelqu'un.

Il aurait risqué de devenir personne, ou de voir sa réputation cantonnée aux pages de *l'Almanach historique, ecclésiastique et politique du diocèse de Coutances*, si quelques érudits (comme Georges Mancel, Albert-Léon-Marie Le Nordez, Marie-Joseph Le Cacheux) ne lui avaient consacré, dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des études bio-bibliographiques aux méthodologies datées, mais riches de précieuses informations issues de sources normandes fréquemment détruites par les ravages de la seconde guerre mondiale. Dès 1845, quelques paragraphes de son voyage imaginaire intitulé *Giphantie* (1760) avaient frappé les esprits comme offrant une « anticipation » saisissante de la photographie, alors à peine inventée. Depuis lors, on voit régulièrement apparaître le nom de Tiphaigne, aux côtés de ceux d'Athanasius Kircher ou d'Albert Robida, parmi les « précurseurs » qui ont imaginé avant l'heure notre monde de media et d'écrans. Un autre courant d'études – bien cartographié par Florence Boulerie dans sa présentation de *l'Histoire des Galligènes* – a poussé les chercheurs à redécouvrir périodiquement Tiphaigne pour ses contributions aux utopies narratives des Lumières. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, André Lichtenberger faisait de lui un « précurseur du socialisme », tandis que durant les années 1960 Lev Gordon exhumait en lui « un utopiste oublié ». Avec les années 1980, on lut plutôt ses voyages imaginaires comme des dénonciations des tendances totalitaires menaçant la pensée utopiste. De façon plus nuancée, Raymond Trousson ou Hans-Günter Funke montraient dès la fin des années 1970 l'originalité littéraire de la façon dont Tiphaigne reconconditionne l'imaginaire utopiste de son époque<sup>2</sup>.

Alors que ces différents éclairages subsumaient tel ou tel écrit du médecin normand sous une

---

<sup>2</sup> On trouvera les références de ces études dans la bibliographie générale de cette édition des *Œuvres complètes*.

certaine problématique déjà bien identifiée, sous un certain courant de pensée, voire sous une certaine thèse à illustrer, les critiques ne commencèrent véritablement à chercher une cohérence et une originalité propre au travail d'écriture et de pensée accompli par Tiphaigne qu'à partir des années 1970. C'est à Guy Marcy que revient l'honneur d'avoir publié la première monographie proposant une interprétation d'ensemble de ce qui se voyait ainsi constitué comme une « œuvre », attribuable à un véritable « auteur » et porteuse d'une signification propre. Son *Tiphaigne de la Roche, magicien de la raison*<sup>3</sup>, issu de l'équipe de chercheurs montpelliérains réunis autour de Jacques Proust, développe de très fortes intuitions sur la veine magique et merveilleuse que l'écrivain aimait mêler à la veine satirique, au scepticisme philosophique et à la curiosité scientifique qui caractérisent ses ouvrages. Tandis que cette longue et riche étude en restait encore à aborder Tiphaigne sous un angle particulier, l'ouvrage de Jacques Marx intitulé *Tiphaigne de la Roche. Modèles de l'imaginaire au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>4</sup> fondait la redécouverte actuelle de cet auteur en lui offrant la première étude universitaire dotée d'une visée englobante, nourrie d'un savoir encyclopédique et satisfaisant les critères disciplinaires les plus rigoureux de l'histoire des idées et de la littérature. En acceptant de prendre en charge la direction scientifique et éditoriale des *Oeuvres complètes* que le lecteur tient aujourd'hui entre ses mains, Jacques Marx parachève ainsi le travail qu'il avait initié 35 ans plus tôt, et que nul n'était mieux qualifié que lui pour mener à bien.

Hormis Stefan Horlacher, qui avait publié au milieu des années 1990 deux articles remarquablement pénétrants faisant eux aussi émerger la profonde cohérence de l'œuvre tiphaignienne<sup>5</sup>, l'équipe de collaborateurs réunis pour cette édition critique – lancée à l'occasion du premier colloque entièrement consacré au médecin normand, tenu à Grenoble en 2010 et dont les actes furent publiés aux Presses Universitaires de Bordeaux en 2014<sup>6</sup> – regroupe la plupart de ceux et celles qui ont renouvelé l'interprétation de Tiphaigne au cours des quinze dernières années, et qui espèrent grâce cette somme éditoriale contribuer à l'inscrire au rang des auteurs qui méritent de compter au sein de notre vision de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### **Quelques raisons d'un enfouissement**

Si Tiphaigne émerge enfin de l'oubli (relatif) dans lequel il a sommeillé (et peut-être rêvé) pendant plus de deux siècles et demi, c'est certainement dû au travail de Jacques Marx et de la jeune équipe de chercheurs et chercheuses réunie autour de lui, mais il faut aussi y voir tout à la fois le symptôme et le résultat d'une évolution bien plus générale qui rend enfin lisible et passionnant ce que des générations de brillants érudits et d'esprits progressistes avaient de fort bonnes raisons de négliger. Le long enfouissement de l'œuvre de Tiphaigne a en effet des causes profondes, qu'il faut essayer de comprendre si l'on veut mesurer les implications de son exhumation actuelle.

Le vingtième siècle ne pouvait pas comprendre Tiphaigne. Les études dix-huitiémistes y étaient clivées, comme l'ensemble de la vie intellectuelle, par des conflits idéologiques auxquels ses écrits ne donnaient pas prise. Les héritiers du projet des Lumières ne pouvaient voir en lui qu'un scribouillard brouillon et réactionnaire, se permettant de critiquer les Philosophes pour leur athéisme et leur morale de l'intérêt (accusés de saper les mœurs et d'animaliser l'humain), sans jamais proposer lui-même d'alternative sérieuse aux impasses de l'Ancien Régime. Il reprenait trop fidèlement les accusations

---

<sup>3</sup> Guy Marcy, *Tiphaigne de la Roche, magicien de la raison*, Montpellier, Le Méridien, 1972.

<sup>4</sup> Jacques Marx, *Tiphaigne de la Roche. Modèles de l'imaginaire au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1981.

<sup>5</sup> Stefan Horlacher, « Une œuvre méconnue : Le récit de voyage et l'utopie selon Tiphaigne de la Roche », *Littératures*, n° 31 (automne 1994), p. 59-77 & « Heterogenität, Kohärenz und das Prinzip der Reise : *Amilec, Giphantie* und die *Histoire des Galligènes ou Mémoires de Duncan* von Tiphaigne de la Roche », *Romantische Zeitschrift für Literaturgeschichte - Cahiers d'histoire des littératures romanes*, n° 21 : 3-4 (1997), p. 269-296.

<sup>6</sup> Yves Citton, Marianne Dubacq & Philippe Vincent (éd.), *Imaginaire scientifique et littérature merveilleuse : Charles Tiphaigne de La Roche*, Bordeaux, PUB, 2014.

popularisées par Palissot et ses complices, au moment même où faisait rage la guerre de tranchées autour de l'interdiction de l'*Encyclopédie* et de l'ouvrage d'Helvétius *De l'esprit*, pour ne pas être l'un des leurs, et se trouver donc à classer parmi les perdants honteux et discrédités de cette grande bataille idéologique. Les marxistes pouvaient certes être charmés ici ou là par quelques mises en accusation cinglantes des inégalités gouvernant (toujours) notre monde actuel, ainsi que par une certaine audace intellectuelle n'hésitant pas à imaginer d'autres mondes utopiques régis par des rapports de propriété communautaires, voire communistes. Mais le monde de kolkhozes qu'il met en scène chez ses Galligènes des mers australes tourne court avant de pouvoir devenir vraiment séduisant, étant par ailleurs présenté de bout en bout par une voix narrative éminemment critique, dont les remarques constituent autant de démythifications de toute alternative politique. Les militants du matérialisme, devenu bannière de ralliement des cercles dix-huitiémistes, ne pouvaient que mépriser un auteur perdant son temps à vouloir réfuter Locke en démontrant (maladroitement) « l'immatérialité de l'âme ». Les chantres de la liberté individuelle, soucieux de dénoncer les méfaits du « totalitarisme » prétendument issu des Lumières radicales, ne pouvaient pas davantage se reconnaître dans des récits s'ingéniant à souligner à quel point nous nous comportons comme des moutons décervelés, dont seule l'hypothèse aberrante de Zaziris manipulateurs (« esprits élémentaires » invisibles contrôlant nos faits et gestes à notre insu) permettrait d'expliquer les aberrations ridicules. Quant aux apologistes de l'ordre ancien, catholiques royalistes et théologiens dogmatiques, outre qu'ils n'ont guère eu voix au chapitre parmi les dix-huitiémistes du siècle passé, ils n'auraient pu que s'effaroucher de la liberté d'esprit et des explications physiologiques proposées par ce médecin finalement très proche du vitalisme montpelliérain de Paul-Joseph Barthez, dont Philippe Vincent montre qu'ils se sont probablement côtoyés autour de 1756.

Si le vingtième siècle ne pouvait pas comprendre Tiphaigne, c'est que celui-ci prend à rebours toutes les dichotomies à travers lesquelles on identifiait, positionnait et évaluait alors le mérite des auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le seul génie qu'on aurait pu lui reconnaître est celui de parvenir à s'aliéner tout ce qui pouvait toucher de près ou de loin à la vision dominante du « siècle des Lumières ». Trop attiré par la mise en scène d'« esprits » pour être un vrai matérialiste ; trop amusé par le merveilleux pour se cantonner dans les limites du rationalisme ; trop tenté par le scepticisme pour croire dans le Progrès de la Raison ; trop conscient des aberrations de la psyché humaine pour se fier aux dogmes de l'utilitarisme ; trop désabusé sur l'histoire des sociétés pour jouer sérieusement à l'utopiste ; trop nourri des satiristes antiques pour ne pas jeter un regard méprisant sur le présent ; trop lucide sur les injustices du passé pour prôner tout retour en arrière : Tiphaigne n'a longtemps été personne parce qu'il ne croyait en rien de ce qui devait faire la grandeur d'un auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle. Son enfouissement dans les limbes de l'histoire littéraire vient de ce que ses écrits passaient à travers les mailles du filet destiné à sélectionner ce qui méritait d'être retenu des siècles passés. L'époque a été indifférente à une œuvre qui neutralisait les différences à travers lesquelles on interprétait le monde.

Si certains sont aujourd'hui prêts à le redécouvrir avec étonnement et ravissement, c'est que quelque chose a changé dans l'esprit du temps à la charnière du XXI<sup>e</sup> siècle – quelque chose que Tiphaigne nous aide à préciser.

### **La modernité est un plat qui se mange froid**

Même si ses deux dernières décennies se sont amusées à se croire « postmodernes », le XX<sup>e</sup> siècle a signifié le triomphe d'une modernisation encore en cours – d'abord localement, dans les métropoles coloniales et les grandes villes nord-américaines, puis à l'échelle d'élites structurellement globalisées. Or, en même temps que la modernité d'origine occidentale conquérait le monde, par la force des armes ou par la séduction des charmes, ses inconséquences internes sont devenues de plus en plus patentes – au point de lui donner souvent les traits ridicules et inquiétants d'une marionnette désarticulée de courtisane défraîchie. Or c'est précisément ainsi que la dépeignait la satire tiphaignienne dès les années 1750.

Tiphaigne n'est ni pour ni contre la modernité – et c'est bien cela qui l'a rendu illisible au cours des deux cents dernières années. Il la met à distance comme un animal improbable, qu'on s'amuse à voir faire ses pirouettes de cirque, tout en suspectant ses acrobaties d'entraîner un jour ou l'autre des conséquences potentiellement funestes. Plutôt qu'à la juger, l'accuser ou la défendre, il s'ingénie à en imaginer les *implications* – c'est-à-dire, étymologiquement, ce qui se trouve « plié en » elle et qu'on ne perçoit pas tant qu'on en reste à ses aspects extérieurs, à ses revendications explicites ou à ses opérations fonctionnelles. Ces implications, il ne cherche même pas à les expliquer, et encore moins à les juger (malgré les tropismes sentencieux du genre satirique) : il se contente de les *déplier*, en les déployant dans des fictions heuristiques dont les dynamiques l'entraînent bien au-delà de ce qu'il aurait pu être en mesure de comprendre – ouvrant ainsi des perspectives qu'avec deux siècles et demi de recul, nous pouvons à peine commencer à interpréter.

*Que devient donc « la nature » lorsqu'on la farcit de canaux (de communication), de (nano)tubes, de fibres (optiques), de voix (téléphoniques), d'images (télévisées), de phéromones (industriellement produites), de graines (génétiquement modifiées) et de mèmes (viralement diffusés) – autant d'artifices dont s'emparent les humains dans leurs petits jeux de rivalités et de pouvoirs, si ridiculement futiles et narcissiques ?* Voilà la question que pose toute son œuvre, à travers une multiplicité bigarrée et improbable de cas, d'observations, d'hypothèses, de récits, de mythes, de moqueries et de fantaisies. Cette question est la nôtre, celle qui nous taraude et nous taraudera toujours plus intensément, au fur et à mesure que notre climat se dérèglera, que notre biodiversité s'épuisera, que nos déchets nucléaires contamineront nos eaux, que nos attracteurs de désirs s'emballeront et que nos médias oscilleront entre terrorismes et populismes.

Le plus grand mérite de l'œuvre de Tiphaigne est de nous poser cette question sans concession, mais aussi bien sans dramatisation larmoyante, ni pathos accusateur. À l'heure où se s'étalent sans pudeur les lamentations nostalgiques et les déclinismes complaisants, son génie tient à ce qu'il nous la pose de façon enjouée : l'un des rares points d'accord entre les journalistes ayant rendu compte de ses œuvres au moment de leur sortie est sans doute qu'il sait « égayer » les matières dont il traite – ainsi que les lecteurs et lectrices qu'il fait réfléchir en les distrayant. Les drames en gestation de notre anthropocène sont resitués par avance dans ce grand spectacle tragi-comique qu'a toujours été l'anthropo-scène (ou *theatrum mundi*). Nul esprit de vengeance chez lui, même si nos problèmes contemporains font aujourd'hui résonner avec une puissance proprement renversante les idées « loufoques »<sup>7</sup> qui l'ont condamné à 250 ans de purgatoire. La modernité est un plat qui se mange froid – non sans laisser parfois un arrière-goût amer, mais non sans mettre sur nos lèvres, quand elle est cuisinée par Tiphaigne, un sourire qui en adoucit à la fois les poisons et les remèdes.

### **Une œuvre encore à inventer ?**

Autant dire que Tiphaigne est un auteur qui reste presque encore complètement à inventer. On peut espérer que cette édition – avec ses introductions savantes, ses notes érudites, son appareil critique et son cahier d'annexes, le tout compilé, polissé et enrichi par le savoir et le travail méticuleux de Jacques Marx – aide à faire découvrir les écrits de Tiphaigne, dans leur diversité évidente comme dans leur cohérence sous-jacente. Les présentations introduisant à la lecture de chacun des textes modulent différemment, selon les cas, les proportions respectives de l'histoire des idées et du jeu des formes littéraires – Tiphaigne étant toujours à la fois un penseur (espiègle) et un écrivain (indompté). Tous concourent pourtant à faire apparaître avec une force impressionnante la densité du tissage qui trame les écrits de notre médecin normand dans un réseau intertextuel de publications contemporaines. Les grands noms du passé, depuis l'Antiquité jusqu'au siècle de Louis XIV sont fréquemment évoqués, bien entendu. Mais ce qu'a réussi à mettre au jour l'équipe de chercheurs réunis pour cette édition collective,

---

<sup>7</sup> Voir Florence Boulerie, « Tiphaigne et les idées loufoques », in *Imaginaire scientifique et littérature merveilleuse*, op. cit., p. 121-134.

c'est surtout une quantité étonnante d'auteurs (aujourd'hui) inconnus, enfouis dans les tréfonds de notre passé littéraire sans être parvenus à en être intégrés dans l'histoire officielle, mais qu'un écrivain comme Tiphaigne connaissait, lisait, réfutait, imitait, voire pillait sans vergogne. Un coup d'œil jeté sur l'index des noms propres de cette édition donnera une première idée de cet énorme monde souterrain d'écrivains disparus, ramenés ici à la lumière depuis les limbes où les a condamnés une conception terriblement étroite des « Lumières ».

Mais cette découverte toute fraîche d'un Tiphaigne dont les réseaux de sens et de socialité sont enfin exhumés par ce travail d'érudition collective ne sera encore qu'un premier pas, insuffisant en soi. Un écrivain ne devient véritablement « auteur » que lorsqu'on commence à lui faire dire plein de choses qu'il n'a jamais songé à dire lui-même – le principe d'autorité étant invoqué précisément lorsqu'on souhaite autoriser de l'inédit en le faisant passer pour du déjà-dit. Autant qu'à découvrir Tiphaigne, cette édition espère donner au plus large public possible l'occasion de le (*ré*)inventer – c'est-à-dire, ici aussi au sens étymologique, d'« entrer dans » (*in-venire*) les territoires qu'il défriche par ses voyages imaginaires et ses hypothèses loufoques pour en faire un lieu de pensée et d'étonnement inventif. Son humour et son refus radical de tout dogmatisme ne nous y assènent aucune leçon prémâchée : c'est à chaque lecteur et lectrice qu'il appartient d'en faire quelque chose qui l'aide à se repérer dans le labyrinthe déroutant de notre modernité désorientée.

Quelques chantiers collectifs ont déjà commencé à prendre forme au cours des dernières années, qu'on peut évoquer brièvement pour tenter un premier balisage de l'avenir possible des études tiphaigiennes. Emmanuelle Sempère, Guilhem Armand, Aurélia Gaillard ou Rudy Le Menthéour ont déjà mobilisé le corpus tiphaigien pour comprendre les nouages très particuliers qui ont pu prendre forme au XVIII<sup>e</sup> siècle entre discours scientifique et imaginaire merveilleux. Au sein de la grande réévaluation en cours du statut de la science des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, avec un éclairage particulièrement insistant mis sur les rapports étroits associant science et spectacle, l'œuvre de Tiphaigne fournit un cas particulièrement exemplaire de curiosité et de savoirs scientifiques relayés par des référents merveilleux (les génies et les esprits), rendus réflexifs par des dispositifs énonciatifs auto-ironiques (le rêve, l'auto-dépréciation), mais néanmoins dotés d'une puissance de suggestion capable de résonner avec les découvertes les plus récentes des domaines considérés. Tiphaigne ne se contente pas de faire des questions scientifiques de son temps un spectacle capable d'« égayer » les non-spécialistes : il parvient surtout à ériger les formes spectaculaires (littéraires) en instruments de connaissance transperçant les limites des paradigmes définissant ce qui est reconnaissable comme scientifique.

Une dimension nouvelle de l'œuvre de Tiphaigne a été dégagée par la double découverte, due aux recherches de Philippe Vincent, d'une part, de l'activité journalistique menée en 1743 par le jeune Tiphaigne, en collaboration avec son ami Jacques-François Chaulieu, au sein d'un périodique bimensuel éphémère intitulé *Le Glaneur*, et, d'autre part, des larges pans des deuxième et troisième parties d'*Amilec* co-pillées chez des auteurs parfois aînés (Nicolas Remond des Cours, Ludvig Holberg), parfois presque contemporains (Laurent Angliviel de La Beaumelle, Aimé-Ambroise-Joseph Feutry, Samuel Formey, François-Antoine Chevrier). Emmanuelle Sempère et Guilhem Armand soulignent à juste titre, dans leur présentation des *Bigarrures philosophiques*, la continuité fluide qu'entretiennent chez Tiphaigne « la compilation, le supplément ingénieux, la critique moqueuse ». La conception du journalisme comme glanage, l'insertion de paragraphes entiers de textes importés dans les augmentations d'*Amilec*, ainsi que la pratique de l'échantillonnage (*sampling*) illustrée dans la première partie de *Giphantie* – tout cela se révèle parfaitement cohérent avec le message principal autour duquel tournent les fictions heuristiques tiphaigiennes : ce que nous croyons être (et/ou présentons comme) « nos » paroles et « nos » idées sont en effet « les nôtres », mais au sens d'une identité *collective* (et *collectrice*), bien davantage que d'une individualité personnelle. Les paroles qui sortent de ma bouche ou de ma plume nous traversent, souvent telles quelles, et notre rôle réel dans la communication est bien plus souvent celui du rediffuseur que celui de l'émetteur. Ce parti-pris n'a pu que prendre à rebrousse-poil la conception romantique du Créateur qui continue à hanter l'histoire

littéraire – autre cause de l'enfouissement d'un auteur énonçant l'imposture des Auteurs. Mais ce parti-pris résonne puissamment avec les discours et avec les pratiques qui se déploient aujourd'hui à travers les media numériques, où le *sampling*, le copier-coller, le remix et la syndication donnent une formalisation technique à ce qui s'est depuis toujours pratiqué informellement dans les processus de (co-)création. La mise au jour, grâce à cette édition, des procédés multiples auxquels a recours Tiphaigne pour tout à la fois pratiquer, illustrer, dénoncer, justifier, expliquer et théoriser l'inéluctabilité du co-pillage le place en position prometteuse au sein d'un champ de problématisation en pleine expansion.

Par-delà la prétendue anticipation de la photographie, qui l'a sauvé d'un oubli complet durant le XX<sup>e</sup> siècle, c'est tout notre imaginaire de la communication et de l'information qui peut trouver de quoi se ressourcer dans son œuvre. Qu'il parle d'amants, de graines, de philosophes, d'esprits, de poissons, de plantes, de Galligènes ou de Zaziris, il invente toujours des façons inattendues de représenter, de critiquer et de reconfigurer ce qui conditionne la vie en circulant à travers les individus qui en sont porteurs. Son intérêt original pour les phénomènes de sympathie, bien resitué par Carmen Ramirez dans le contexte littéraire de son premier ouvrage, *L'Amour dévoilé*, ne touche pas seulement à des questions de physiologie, déjà traitées par ses deux thèses (l'une de baccalauréat soutenue *Pour savoir si l'explication de la sympathie et de l'antipathie doit être cherchée dans la matière transpirante*, l'autre de licence rédigée *Au sujet de la « fibra patiens » ou encore au sujet du mécanisme des affects de l'esprit et de leur usage*). La thématique récurrente (obsessive?) de la sympathie dialogue aussi par avance avec tout ce que les sciences sociales ont pu imaginer, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pour rendre compte de la façon dont les corps (individuels et collectifs) synchronisent leurs mouvements, sous l'aiguillon de cette mystérieuse « vertu qui fait qu'une chose soit en même temps que l'autre, soit de la même manière, soit d'une manière différente, *magnetismus, sympathia* » (*Dictionnaire de Trévoux*, cité par Carmen Ramirez). En multipliant les hypothèses poétiques et les récits fictionnels permettant de mettre en images concrètes les principes abstraits sous l'impulsion desquels nous « bougeons ensemble », par la magie merveilleuse d'attractions et de répulsions dont la complexité est vouée à dépasser les meilleurs efforts de notre entendement, Tiphaigne est certainement l'un des auteurs qui peut apporter le plus à nos réflexions à venir sur les pouvoirs, les espoirs, les dangers et les enjeux de nos modes de communication à l'âge de la computation ubiquitaire.

Cela est d'autant plus vrai que sa passion pour les éléments premiers (corpuscules invisibles, semences, tubules végétales, extraits chimiques, esprits élémentaires) l'inscrit parmi les grands visionnaires des effets possibles de la digitalisation qui réduit actuellement toutes nos sphères d'expérience à des séquences de 0 et de 1, selon des procédures d'« analyse » qui nous donnent un pouvoir inouï sur notre environnement tout en menaçant de le dissoudre au passage. Le vieux topos de la tradition satirique dénonçant l'artificialité des modes de vie d'aujourd'hui – opposés avec nostalgie à la naturalité des mœurs d'antan – se voit à la fois mis à jour, étendu et précisé chez lui, circonscrivant un espace où se reconnaît déjà sans peine notre inconfort croissant envers les « produits de synthèse ».

Aux confins des sciences sociales, de la psychologie, de l'éthique et de la philosophie, les mondes imaginés par Tiphaigne questionnent le nôtre en ce qu'ils dépeignent (et analysent avec le scalpel cruel mais éclairant de la satire) des individus en mal d'individuation, affaiblis par cela même qui leur donne l'occasion d'exercer leur force. Comme le soulignent bien Florence Boulerie et Mert Ertunga dans leurs présentations des deux derniers ouvrages publiés par Tiphaigne, le conte philosophique de *Sanfrein* est à lire comme une contre-utopie de l'utopie contradictoire mise en scène dans les *Galligènes* : au doux ennui d'un communisme somnolent, qui ne pouvait convenir qu'aux mœurs d'antan, notre modernité a substitué un furieux désir de profiter d'opportunités aussi frustrantes lorsqu'on les rate que décevantes lorsqu'on parvient à les saisir. Si l'ancienne satire moralisatrice concentrait son blâme sur les excès et les inconstances du désir humain, Tiphaigne recadre la problématique autour des ambivalences inhérentes à la notion même d'*opportunité*. La multiplication des occasions de bonheur, de plaisir, de profit, de croissance nous transforme tous en « opportunistes », que la fable de *Sanfrein* représente sous

la forme de girouettes affolées par cet énorme tourbillon de tourbillons incessants qu'est la modernité. De la contagion amoureuse par contagions sympathistes du premier livre, jusqu'au martyr des opportunités mis en scène par les derniers récits, et à travers les multiples dissertations sur le bonheur disséminées dans les ouvrages publiés entretemps, Mert Ertunga a raison, dans sa présentation de *Sanfrein*, de souligner la forte continuité qui fait passer le lecteur des mondes d'utopies, de génies et d'esprits merveilleux à leur version désenchantée (quoique toujours étonnante et enjouée) dans le Paris-Babylone de notre modernité en devenir.

### **Portrait de l'auteur en tournesol**

Mais ce qui donne peut-être l'unité la plus profonde – et ce qui constitue l'actualité la plus surprenante – de ces *Œuvres complètes* de Charles Tiphaigne de La Roche pourrait bien être à chercher du côté de ses deux textes apparemment les plus anecdotiques, sur lesquels même ceux qui ont regardé de près ses écrits sont restés presque complètement muets. Quelle peut donc être la cohérence intellectuelle (conceptuelle, scripturale, littéraire) d'écrire à côté d'*Amilec*, de *Giphantie* ou des *Galligènes*, un traité prônant l'introduction de la culture de la vigne en Normandie ? Est-ce une plaisanterie, puisque Tiphaigne aime à se jouer de nous (et de tout esprit de sérieux) ? Est-ce un véritable projet agro-politique, puisque le texte est lu par son ami Noël-Sébastien Blot lors de la séance publique de l'Académie des belles-lettres de Caen du 13 février 1758 ? Si le second texte des *Questions sur l'agriculture*, dédié à discuter le continuum qui relie le végétal à l'animal, voire à l'humain, peut facilement devenir un sujet sulfureux, inscrit dans une digne tradition reliant Cyrano de Bergerac à Diderot, comment ne pas voir dans le premier, consacré au projet de viticulture, un de ces écrits de pure circonstance qui confirme le discrédit ayant frappé un petit médecin normand, renvoyé à une polygraphie aléatoire et chaotique, à peine digne des discours de comices, en tout cas dénuée de cette consistance profonde qui fait la marque d'un « grand auteur » ?

La réponse qui sous-tend le travail d'édition et d'interprétation de ces textes réalisé ici par Sarah Benharrech est que la botanique – qui fait surface au détour de nombreux textes de Tiphaigne – fournit un modèle de pensée qui structure l'ensemble de son imaginaire et constitue sa principale originalité. Il nous invite à regarder les Terriens avec distance et amusement, comme des personnages de comédie qui s'agitent pour émuler des idées de grandeur ridiculement inspirées des comportements animaux (le petit chef qui joue au lion, le petit auteur qui fait le coq, le bellâtre qui fait le paon). Plus fondamentalement, il nous conduit à penser les relations sociales, et à imaginer la vie, autrement que comme une lutte pour la survie entre des renards et des loups nécessairement mis en rivalité pour la domination d'un territoire. Les graines d'*Amilec*, le sommeil végétatif des sages d'Ibraïm dans les *Bigarrures*, les greffes et les boutures de Soulange dans *Sanfrein* et jusqu'aux arbres merveilleux de l'île des Galligènes, tout cela fait miroiter un modèle de croissance végétale qui pourrait bien constituer l'envers non-dit (et encore largement insu) des idéologies économique-socio-politiques qui nous ont orientés au cours des deux derniers siècles. Si la modernité est un plat qui se mange froid, Tiphaigne semble bien en concocter une variante végétarienne – qui semble à la fois délicieusement exotique et étrangement familière.

À quoi ressemblerait notre monde social si nous l'envisagions sous les traits d'une plante pérenne (durable), plutôt que sous ceux de la compétition animale (avide de domination) ? Le traité sur la vigne peut se lire comme « phytodicée », identifiant le principe de vie avec l'opération de filtrage opérée depuis les plus bas échelons du règne végétal jusqu'aux plus hauts sommets de l'intellectualité humaine. L'organe animal dont les humains s'enorgueillissent pour affirmer leur supériorité ontologique sur les (autres) animaux, le cerveau, y est redéfini comme un filtre, à peine plus raffiné (mais pas forcément plus performant) que les autres. La vigne ne fait que filtrer l'humeur du territoire, et le vin lui-même, résultat du filtrage des grains de raisins pressés, n'est qu'un filtrage au deuxième (ou plus exactement au énième) degré. À Montaigne écrivant que nous ne faisons que nous entre-gloser, Tiphaigne répond que nous ne faisons que nous entre-filtrer – ce qui pourrait revenir au même, sauf que c'est l'ensemble du monde végétal qui est désormais inclus dans ce grand commerce de vie, où les

plantes font plutôt meilleure figure que les bipèdes et le reste des animaux.

Le véritable anti-modèle de cet anti-modèle qu'est Sanfrein est sans doute le tournesol évoqué dans les *Questions relatives à l'agriculture*. Lui aussi est une girouette opportuniste qui retourne journallement sa veste pour profiter au mieux de la lumière solaire. Contrairement à l' impatient Sanfrein, toutefois, le tournesol sait « attendre le soleil », de même qu'il sait « jouir de son aspect », au lieu de s'en lasser sitôt qu'il se trouve à sa portée. Surtout, contrairement à l'incessante bougeotte qui pousse une modernité proprement effrénée à toujours vouloir être là où elle n'est pas, le tournesol sait rester en place, à Montebourg ou ailleurs. Son mouvement ne consiste pas à courir après des proies toujours élusives, mais à savoir se tourner du meilleur côté possible pour jouir de ce qui est à sa portée – car tout, chez l'auteur de *Giphantie*, est affaire de « tournures d'esprits ». « Ainsi se meut le tournesol, ainsi il se rassasie des rayons qui l'échauffent et le vivifient, jusqu'à ce que la vieillesse qui endurecit les organes des végétaux comme ceux des animaux, et qui engourdit tout, vienne arrêter la liberté de ses mouvements<sup>8</sup> ».

C'est sans doute davantage sous la figure du tournesol rassasié de soleil que sous celle du grand auteur méconnu qu'on ferait un portrait fidèle de Charles Tiphaigne. Il se serait bien amusé de voir les Zaziris se moquer de lui au point de l'ériger en précurseur de la révolution numérique ou des tourments de l'anthropocène. Au ton grandiloquent des pages précédentes, annonçant imprudemment que le XXI<sup>e</sup> siècle sera tiphaignien, il aurait certainement préféré une pirouette sapant toute prétention de sérieux pour les fantaisies dont il nous égaye. Et il aurait eu raison, bien sûr. Qui sait si sa (très relative) faveur actuelle n'est pas un feu de paille, une lubie d'un (très) petit ramassis d'universitaires en mal de justification pour leurs futiles recherches ? N'est-il pas fatal que ses œuvres complètes, enfin serties dans un beau coffret de discours savants, passent parfaitement inaperçues, noyées sous le déferlement constant de ces romans à la mode et de ces débats oiseux dont il dénonçait déjà l'inanité en 1760 ? Son invisibilité ne confirme-t-elle pas mieux la pertinence de ses visions que son improbable élévation au statut douteux de « grand Auteur » ?

Et si sa vraie grandeur venait justement de sa petitesse ? Et si le vrai trésor de sa mine à ciel ouvert était à chercher dans le statut mineur qu'il partage aujourd'hui avec l'ensemble des études et des expérimentations littéraires ? Et si nos modèles d'autorité et de gloire avaient tout faux, en restant misérablement centrés sur le narcissisme individualiste qui nous rend si ridicules ? Ici aussi, c'est peut-être en se décentrant vers les modes de vie observés chez les mollusques et chez les plantes qu'il faut aller chercher une sagesse propre à nous redonner espoir, tout en nous égayant. Pas besoin de s'agiter ni de se déplacer (à travers l'espace ou le temps) pour devenir ce que l'on peut être. Tiphaigne est resté fermement ancré dans sa Normandie et dans son siècle, cette édition le montre bien. Il présente un talent rare pour se tourner vers la source de lumière qui le rassasie le mieux à chaque instant. Il ne serait nullement ridicule de faire de ce comportement de tournesol la marque de tout grand écrivain – la « disponibilité » dont parlait Barthes à propos de Racine étant cette forme supérieure d'opportunisme transhistorique où excelle ici Tiphaigne. Mais ce qui frappe le plus dans cet autoportrait de l'auteur en tournesol, c'est le renversement fièrement assumé de l'immobilité en force.

Tiphaigne a beau se tourner avec chaque écrit vers des genres littéraires, des modes narratifs, des thèses philosophiques et des savoirs scientifiques différents, il approfondit avec toute son œuvre une même revendication de plénitude environnementale qu'il partage avec les coquillages et les végétaux : « Beaucoup de coquillages trouvent dans l'eau de la mer une nourriture abondante, ils n'ont pas besoin de se déplacer, ils sont environnés du suc qui les nourrit ; aussi sont-ils dépourvus du mouvement local. Mais il faut qu'ils ouvrent leur habitation à ce suc, et qu'ensuite ils se tiennent clos pour en tirer parti [...] Il est des corps organiques qui, comme ces coquillages, ont l'avantage de trouver dans l'eau et les fluides qui les environnent une nourriture suffisante, mais qui, de plus, ont celui d'être toujours prêts à s'en saisir. Ceux-ci n'ont besoin ni du mouvement local, ni du mouvement partial, et les végétaux sont

---

<sup>8</sup> Charles Tiphaigne, *Questions relatives à l'agriculture* (éd 1759, p. 70).

dans ce cas. Cela prouve-t-il qu'ils manquent de certaines perfections? Cela ne prouve-t-il point qu'ils n'ont pas certains besoins ?<sup>9</sup> » D'une telle plénitude environnementale, et du suc commun qui la nourrit, notre modernité tardive a encore tout à apprendre – même si rien ne dit si ce sera de et avec Tiphaigne qu'elle l'apprendra.

---

<sup>9</sup> Charles Tiphaigne, *Questions relatives à l'agriculture*, ##### (éd 1759, p. 63-64).